

Théodore de Banville et les oliviers de Monaco

Au XIX^e siècle, la Principauté était un pays d'agriculture et de pêche dont on admirait les paysages campagnards. Des récits d'écrivains sont là pour nous le rappeler.

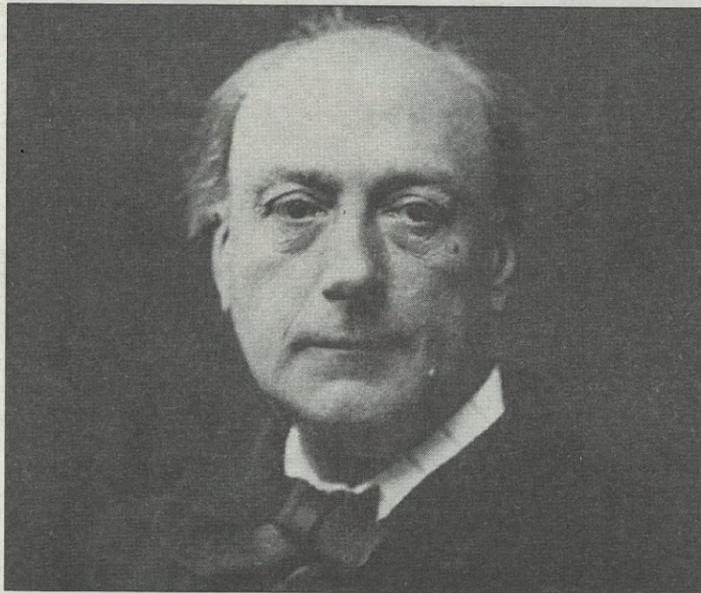
Au moment où l'on vient d'inaugurer le nouveau quartier de Mareterra, ce territoire conquis sur la mer comme le fut Fontvieille naguère, on a peine à imaginer ce qu'était la Principauté il y a à peine plus d'un siècle et demi à cet endroit. Les récits des voyageurs d'autrefois nous renseignent. Suivons aujourd'hui l'écrivain et poète Théodore de Banville. Il a décrit en 1860 la Principauté de Monaco dans un ouvrage intitulé *La Mer de Nice*. Non seulement Mareterra n'existait pas mais pas plus le quartier de Monte-Carlo ! À la place s'étendait le plateau des Spélugues, avec ses oliviers si bien décrits par Théodore de Banville ainsi que la falaise creusée de grottes qui plongeait dans la mer. 1860 est l'année historique où le comté de Nice fut rattaché à la France et où la Principauté fut désenclavée du Royaume Piémont-Sardaigne pour se retrouver entourée par la France.

Une presqu'île miniature

Voici d'abord Théodore de Banville arrivant depuis Nice à la Turbie et découvrant la Principauté en contrebas : « Dès les premiers pas, vous avez Monaco directement sous vos pieds ; Monaco, c'est-à-dire une petite presqu'île en miniature, avec ses maisons rouges, ses arbres, son château, son palmier, ses canons braqués sur la mer ; un tout petit jouet d'enfant à placer sur une table

de salon, entre une déesse de vieux Sèvres et un bronze de Barbeldienne. Invinciblement, tous les souvenirs de Swift s'emparent de vous ; on devine Gulliver mettant sous son bras la principauté et ses habitants, et l'approchant de ses yeux pour la considérer de plus près. Ou voit à la fois toutes les maisons, toutes les rues et tous les promeneurs ; tout cela a un air décidé de joujou d'Allemagne ; il est impossible de ne pas se figurer qu'on pourrait prendre dans la main tous ces petits édifices, et à souhaiter les changer de place pour le plaisir des yeux.

Comment croire que des hommes de notre taille, capables de nier Dieu et de parler politique, puissent habiter sérieusement ce microcosme fait pour la reine Mab, ce royaume grand comme un numéro du Times, taillé pour servir de maison des champs aux deux pigeons de la Fontaine ? C'est dans ces dispositions ironiques et peu charitables qu'on achève de descendre la montagne de La Turbie, où jusqu'en bas les rocs et les torrents conservent leur séduction et leur majestueuse allure. Mais à peine est-on arrivé sur le rivage de la mer bleue et divinement limpide, devant cette mer où l'on a à sa droite Monaco élevé comme un nid de pirates et pareil à un grand navire, à sa gauche la chaîne imposante des montagnes où l'œil distingue Roquebrune, Menton et là Bordighera, tout change, tout se transforme par magie... Tout dans la nature porte



L'écrivain français Théodore de Banville, né en 1823, mort en 1891. (Photo DR)

alors un caractère colossal et démesuré ; on croirait que ce pays bizarre a été fait pour les hommes des temps héroïques, dont la vie durait six cents ans et dont la taille atteignait la hauteur des cèdres géants de l'Asie et de la Judée. »

Des caroubiers aux bras menaçants

Banville est arrivé à Monaco. C'est encore un pays agricole. Ce qui frappe l'écrivain, c'est la végétation. « Quand j'ai vu les oliviers de Nice, vigoureux, hardis, taillés pour durer des siècles, je plaignais les habi-

tants d'Orange, qui croient posséder des oliviers, et, n'en déplaise à mon excellent ami le docteur Tartivel, leur prétention me paraissait insoutenable. Mais, à côté des oliviers de Monaco, ceux de Nice sont des arbustes que le bon Roland dédaignerait d'arracher pour se battre avec le frère de la belle Aude. Il y a entre eux la même différence qu'entre un guerrier de Raphaël et un vieillard épique de Michel-Ange. On dirait que les oliviers de Monaco sont là depuis la création du monde, et qu'ils ont vu passer à leurs pieds toutes les générations d'hommes ; et, par une grâce inef-

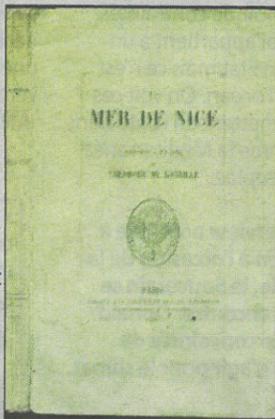
fable, les citronniers mûrissent à leur ombre et cachés entre leurs branches, tandis qu'il leur faut, à Nice, l'air et l'espace ; mais le soleil de Monaco est si brûlant, qu'il perce sans peine le sombre voile de feuillage... Et que dire des caroubiers, dont les feuilles d'un vert éclatant, splendide, lustré, donnent en janvier l'illusion de notre été luxuriant, et tranchent avec un si merveilleux contraste sur la pâle chevelure des oliviers séculaires ? Comme des serpents fabuleux, leurs énormes racines rampent à nu sur le sol. Leurs troncs rugueux, bossus, contournés par des tortures inconnues, affectent des poses menaçantes et farouches ; parfois, dans quelque ouverture de ces troncs béants, une pierre énorme, un quartier de roche tombe et s'incruste, et vit avec la plante, où le bois et la pierre se confondent et se mêlent dans un effroyable mélange. Les uns, comme poursuivis, tournent la tête en arrière et enjambent un ruisseau qui murmure ; ceux-là tordent vers le ciel des bras menaçants ou désespérés ; d'autres, furieux, difformes, chimériques, se couchent à plat ventre sur la terre, cloués au sol, comme écoutant le pas d'un ennemi qui vient, et leur panache ondoyant se hérissent de crainte et d'horreur... »

Laissons l'écrivain à son imagination au milieu de la nature monégasque. L'histoire et la civilisation ont, depuis longtemps, fait oublier ses flâneries poétiques.

ANDRÉ PEYREGNE

À propos de l'ouvrage *La Mer de Nice*

Théodore de Banville, ami de Victor Hugo, de Charles Baudelaire et de Théophile Gautier, est considéré comme l'un des poètes les plus éminents de son époque, surnommé l'« écrivain du bonheur ». Ses poésies ont été apprises par des générations d'écoliers, même si elles le sont moins aujourd'hui. Il fréquenta la Côte d'Azur au cours de l'année 1860, qui fut celle du rattachement de Nice à la France. La ville de Nice lui commanda une pièce, *Nice française*, qui fut représentée sur la scène de l'Opéra, dans laquelle intervenaient deux personnages allégoriques, Nice et la France. C'est au cours de ce séjour qu'il fréquenta la Côte d'Azur, vint à Monaco, et écrivit *La Mer de Nice*, sous forme de lettres écrites à un ami, dont nous avons extraits les passages publiés aujourd'hui.



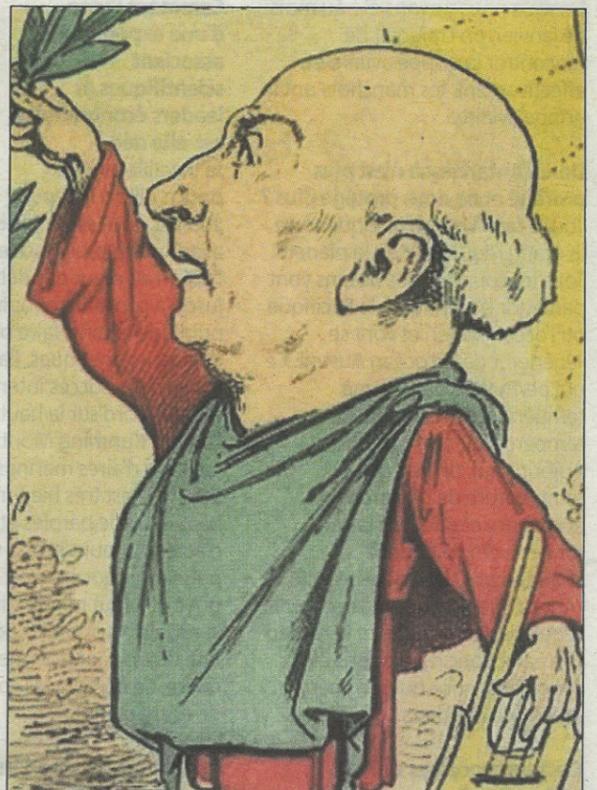
L'édition originale.



Les oliviers ont impressionné Théodore de Banville.



La Principauté au XIX^e siècle.



Une caricature de l'auteur.

(Photos DR)